Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 54 (1909)
Heft: 5

Artikel: L'armée de milice
Autor: Wildbolz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-338938

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

LIVe Année | N° 5 | Mai 1909

L'ARMÉE DE MILICE

Si notre système de milices n'a pas produit encore les résultats qu'on est en droit d'en attendre, cela tient surtout à deux causes :

1° Notre peuple ne se rend pas assez compte du danger de de guerre qui le menace.

2° Il n'a pas encore dans sa Défense nationale toute la confiance qu'elle mérite.

Nous ne croyons pas assez en nous-mêmes !

* * *

Je n'ai guère besoin d'insister sur la possibilité de conflits à main armée. Les événements des dernières années ont assez souvent rapproché l'éventualité d'une guerre européenne. Le seul moyen pour nous d'éviter d'être mêlés à un semblable conflit, c'est d'être prêts et par conséquent respectés. Aucune puissance alors ne trouvera intérêt à violer notre territoire. C'est là une situation parfaitement nette et dont chacun doit se pénétrer.

L'autre point est d'une importance capitale. J'ai en effet la conviction que, du jour où la confiance du peuple dans son armée sera générale, du moment où il comprendra qu'il a des raisons d'être fier d'elle, une foule de difficultés tomberont d'elles-mêmes, les progrès seront plus rapides, les sacrifices exigés par le service militaire supportés plus allègrement.

Il nous faut donc travailler à propager la confiance dans l'armée. A ce but tend la présente étude.

* * *

Une armée moderne n'a le choix qu'entre le système de milice et le système de l'armée de cadres. L'*armée mercenaire* est surannée, elle ne peut fournir les effectifs dont on a besoin de nos jours. Quant à l'*armée basée sur le principe du remplacement* (armée du second empire), elle ne répond plus aux idées actuelles qui veulent que toutes les classes remplissent également leurs devoirs envers la patrie et que dans les rangs de l'armée se trouve réunie toute la jeunesse valide du pays.

En temps de paix, *l'armée de cadres* retient sur pied, avec des effectifs plus ou moins réduits, la majeure partie de ses unités de première ligne; elle dispose à cet effet de cadres permanents et de soldats qui servent 2 à 3 ans. Au moment de la mobilisation, elle complète ces unités par des réservistes, qui ont acquis leur instruction première dans les unités permanentes, mais qui ont cessé dès lors d'en faire partie. Elle forme en outre des troupes de seconde ligne, avec d'autres réservistes et avec des cadres dont une petite partie seulement est empruntée aux unités permanentes.

Le type de l'armée de cadres le plus ancien et, à mon avis, le plus parfait est l'armée prusso-allemande.

Nous n'avons pas à rechercher si dans d'autres pays que la Suisse, le *système de milice* serait réalisable ou non, mais nous savons qu'en Suisse il est seul possible. Il ne nous reste donc qu'à examiner la force que peut nous fournir cette armée, en la comparant, sur certains points, avec l'armée de cadres. Je ne parle pas pour l'étranger et je ne fais pas de la philosophie militaire générale; je parle pour mon pays et pour ses besoins.

* * *

Je constate avant tout que notre armée est la seule armée de milice qui soit complètement organisée, équipée et instruite pour la grande guerre, qui soit munie de tous les état-majors et de tous les services auxiliaires nécessaires aux opérations militaires. Elle représente ainsi *un type unique au monde*. Elle ne peut être comparée ni aux armées qu'ont improvisés le génie et l'énergie admirable de Gambetta, aidé par le patriotisme grandiose du peuple français, ni aux milices de la guerre de sécession américaine. Elle n'a pas de parenté non plus avec les milices anglaises, belges ou américaines de notre temps.

Notre système de milice possède une base solide dans la tradition et le développement historique du pays. Il s'est toujours appuyé sur le principe du service obligatoire pour tous et c'est sur cette base qu'il a pris son essor.

Jusqu'en 1874, notre organisation militaire a été influencée et favorisée par le service étranger, qui fournissait à notre armée des instructeurs et une partie de ses chefs. Ensuite la période de 1874 à 1907 a été un temps d'essais et d'efforts, à la suite duquel nous avons pu enfin, avec l'aide du peuple entier, réaliser en 1908 les conditions d'un développement puissant et sain de nos institutions militaires.

Cela dit, passons au sujet qui nous occupe.

*
* *

L'élément fondamental d'une armée c'est *l'esprit militaire qui y règne*. Cet esprit n'est autre chose que le dévouement absolu au devoir, un dévouement qui supporte tout, qui résiste aux privations, aux fatigues et aux dangers et qui seul peut donner à une troupe une parfaite cohésion. Ce dévouement résulte de la confiance de tous dans leurs chefs et dans l'organisme même de l'armée. Il constitue la véritable *discipline*.

De cette discipline naît l'esprit de corps, celui qui réunit au moment critique tous les efforts, portés à leur maximum, et toutes les volontés, exaltées vers le même but.

L'étranger croit pouvoir obtenir tout cela uniquement par le service militaire prolongé et par la permanence des cadres. Mais, l'esprit militaire ne peut-il se former que dans de telles conditions? Ne peut-il et ne doit-il même pas trouver son appui, sa base la plus solide *dans la mentalité du peuple tout entier?* Sur cette base, une instruction militaire de quelques mois, vigoureuse et intense, poussée très directement vers les buts à atteindre, peut-elle faire naître l'esprit militaire et le développer sain, robuste et pur?

Nous l'affirmons et notre opinion se trouve heureusement confirmée par l'avis des officiers étrangers qui ont vu notre armée à l'œuvre et dont la compétence est universellement reconnue. Ces officiers qui ont fait leurs études chacun pour son propre compte, ont tous cru trouver dans la mentalité de notre peuple la solution de l'énigme que représentaient pour eux notre système militaire et ses résultats.

Il est vrai que le régime monarchique facilite le développement de l'obéissance passive qu'exige à certains moments la discipline militaire, mais il n'y a pas de doute qu'une saine démocratie, telle que nous la comprenons en Suisse et conforme à l'idéal poursuivi jadis par plusieurs nations de l'antiquité, doit nécessairement faire naître cet esprit qui exige la soumission de l'individu à l'intérêt général.

Efforçons-nous donc de développer cette disposition si heureuse de notre peuple; basons toujours plus sur elle notre éducation militaire! Travaillons ensemble: gouvernements, hommes influents, église et école!

*
* *

Notre peuple a trop de bon sens pour ne pas se rendre compte qu'une armée sans discipline, fût-elle bien instruite et pourvue des armes les plus perfectionnées, ne sert à rien; il est trop instruit pour ignorer qu'aucun régime ne lui assurera une aussi grande liberté et une aussi grande prospérité que celui de sa patrie; mais il doit se convaincre que, pour conserver ces bienfaits, il lui faut une armée forte du respect et de l'affection de tous, où chacun soit prêt à servir avec dévouement, conviction et *obéissance!*

Or favoriser d'un côté le développement des choses militaires en consentant aux dépenses et faire d'autre part des restrictions en ce qui concerne la discipline, serait une inconséquence puérile, ce serait retirer d'une main ce que l'on a donné de l'autre.

*
* *

Une seconde grosse question concerne le temps qu'il faut pour donner au jeune citoyen les aptitudes et les connaissances nécessaires au soldat. En Allemagne, en France, en Italie et en Autriche, on instruit la recrue pendant 10, 12 ou 16 semaines, puis on la verse dans les unités, et le reste de la première année de service est consacré à des travaux qui ne diffèrent guère de ceux que nous exécutons dans nos cours de répétition. Il s'agit, en effet, de préparer les chefs et la troupe à faire campagne.

Pendant la seconde année de son séjour en caserne, le jeune soldat est généralement employé à des services intérieurs ou administratifs, et, par conséquent, — sauf pour les soldats qui sont formés comme spécialistes, — il ne développe plus guère

son instruction militaire. Si le service n'est pas très bien dirigé et surveillé, beaucoup d'hommes prennent alors de mauvaises habitudes et deviennent des « tire-pieds ». Nous avons entendu et lu des plaintes de ce genre assez souvent et un peu partout.

Je me permets de rappeler que le général Trochu, dans les discussions qui ont précédé l'introduction du service obligatoire en France, a dit que le service de cinq ans sous les drapeaux étant trop long créerait l'antimilitarisme. La France a bientôt réduit le service à trois, puis à deux ans, et, aujourd'hui, on demande à grands cris une réduction nouvelle.

D'autre part, l'armée de cadres ne peut exister sans une durée de service d'au moins deux ans. Avec le service d'un an, elle devient une armée de milice, car, dans ce cas, elle se renouvelle entièrement chaque année; sa permanence cesse du 1er octobre au 1er avril.

*
* *

Cela dit, voyons s'il n'existe pas de facteurs qui, chez nous, facilitent l'instruction de la troupe. Les temps où l'on croyait que l'homme le plus inculte constituait le meilleur soldat sont passés ; la Prusse a, en 1866, ouvert les yeux du monde à ce sujet.

Les efforts que nous faisons pour le développement de nos écoles n'auraient-ils pas d'effet utile sur notre instruction militaire? N'avons-nous point lieu de considérer avec une certaine satisfaction le niveau intellectuel de notre peuple? Le régime du self-government n'aurait-il aucune influence sur le sens pratique et l'initiative de nos populations? N'a-t-il pas fait comprendre, aux bons éléments du moins, la valeur et la nécessité de l'ordre et de la régularité? Notre glorieux passé, les 70,000 soldats que nous avions encore sous les armes au service étranger il y a 120 ans, n'ont-ils laissé aucune tradition militaire dans notre peuple? Le tir volontaire, que pratiquent aujourd'hui plus de 200 000 hommes chaque année, n'a-t-il aucune valeur? L'alpinisme et les sports, si répandus chez nous, ne sont-ils pas faits pour développer la vigueur de notre jeunesse ?

Il est hors de doute que tous ces éléments constituent de puissants auxiliaires de notre instruction militaire.

*
* *

En même temps, par nécessité, l'instruction de nos soldats suit des voies essentiellement pratiques, pour arriver à cette aptitude à la guerre, — « Kriegsmässigkeit », — que prêchent aujourd'hui tous les règlements et tous les journaux militaires. Notre soldat vit actuellement la vie de campagne durant presque tout le temps qu'il passe sous les armes; il ne connaît pas autre chose, et l'esprit de l'officier en service est nécessairement tendu vers les tâches qu'il aura à remplir en guerre.

Notre service de paix est donc dur ; il exige toutes les forces de chacun, et c'est là, à mon avis, son très grand avantage. Par là, notre armée acquiert une certaine rusticité que nous devons lui conserver avec soin. L'armée et son instruction sont affranchies de tout ce qui est accessoire, décoratif ou superflu.

Le plus difficile, c'est de donner à nos cadres et à notre troupe, dans toutes leurs fonctions, *l'assurance qui fait le soldat!* Nous y parviendrons en évitant les méthodes compliquées, qui ont si longtemps troublé nos esprits, et en réduisant tout à sa plus simple expression. A cela tendent nos règlements actuels et les prescriptions du Département militaire.

Certains de nos officiers déclarent même inutile ou nuisible pour notre milice tout ce qui est « Drill », c'est-à-dire l'exercice précis et énergique.

Je suis d'un avis absolument contraire!

Je vois dans le Drill intelligemment pratiqué un moyen puissant et simple d'éveiller l'attention, l'énergie de la troupe, de la mettre rapidement dans la main de ses chefs. Ce régime n'a rien de commun avec la « parade » ; il doit simplement nous servir à combattre le laisser-aller, la mollesse et le relâchement, et contribuer à donner de la tenue et un air martial à la troupe, qui devient fière d'elle-même et gagne ainsi en cohésion.

En revanche, je suis un ennemi déclaré de tout ce qui est finasserie! — « Künstelei ».

Il y a dans certaines armées une tendance à introduire des méthodes raffinées, soi-disant pour mieux préparer le soldat à la guerre. Il est possible que, dans une armée à service de longue durée, ces méthodes aient leur utilité, qu'elles perfectionnent l'habileté, la tension intellectuelle du soldat. Pour notre armée, en tout cas, elles sont absolument nuisibles, parce

qu'elles nous empêchent d'obtenir l'essentiel, c'est-à-dire l'assurance du soldat et des cadres dans toutes leurs fonctions.

*
* *

On entend dire parfois qu'un facteur important nous manque : *l'entraînement*.

Sont-ils mieux entraînés que les nôtres, ces bataillons de l'armée de cadres qui ne comptent, en temps de paix, que 200 ou 300 hommes, 500 au maximum, et qui, au moment d'une mobilisation, complètent leur effectif de guerre de mille hommes par des réservistes venant, comme nos miliciens, du bureau, de l'atelier ou de la fabrique?

La cohésion nous fait-elle davantage défaut?

Dans l'armée de cadres, au moment de l'entrée en campagne, toutes les unités subissent un changement de personnel très profond. Nos unités, qui formeront de plus en plus, sous l'influence des cours de répétition annuels, de grandes familles, peuvent avoir, je le crois, autant de cohésion que celles des armées de cadres au moment de la mobilisation.

Regardez les unités de notre cavalerie, qui, depuis longtemps, vivent sous ce régime, et voyez comment, chaque année, chacun reprend sa place et sa tâche aussi facilement que s'il les avaient quittées la veille; demandez s'il ne règne pas un sentiment de permanence dans ces corps de troupes, et informez-vous de l'influence qu'un chef habile et réfléchi exerce dans ce milieu et du respect dont il est l'objet.

*
* *

Enfin, on entend fréquemment exprimer des doutes sur la possibilité, pour une armée de milice, de posséder des officiers véritablement à la hauteur de leur tâche, assez fermes, assez habiles pour rendre la troupe manœuvrière. Voyons la chose de plus près.

L'officier moderne n'a besoin ni d'être un puits de science militaire, ni le routinier à la mode d'autrefois; il doit être — chacun le reconnaît — un homme cultivé, énergique et doué d'endurance physique.

Il a besoin de sens pratique, de talent d'organisation, de sang-froid dans les moments critiques, bref, de toutes les qualités dont l'ensemble constitue la *virilité*.

Ne pouvons-nous dans notre pays, parmi toute cette jeunesse

qui se prépare au combat de la vie, trouver le nombre voulu d'hommes remplissant ces conditions ?

Je n'en doute pas un instant, lorsque je pense à tous les jeunes gens qui, à chaque fin de semaine, s'en vont tenter les ascensions ; lorsque je vois nos jeunes officiers parcourant les montagnes, pendant les écoles de Wallenstadt, par exemple, si allants, ne craignant aucun danger et conservant, le soir, tout leur entrain, malgré les fatigues de la journée. Je ne puis en douter, lorsque j'observe nos officiers, rentrant, à côté de leurs sections, après une longue journée passée à courir par monts et par vaux dans la poussière, la boue ou la neige, la tête haute, le jarret tendu, l'œil vif et entreprenant ; lorsque je constate la claire intelligence et le bon sens pratique de tout ce monde.

Puis, je compare le travail d'un chef d'unité, soit dans le service intérieur, soit dans le terrain, avec le travail dont il est chargé dans la vie civile. Je pense à ceux dont la lutte de tous les jours a développé l'intelligence, la réflexion, le jugement, et que la vie a rendu froids et durs envers eux-mêmes. Je me demande s'il n'est pas possible à une instruction habile et entendue de montrer à ces hommes comment les qualités dont ils font preuve journellement chez eux doivent être employées pour l'accomplissement de leurs fonctions de chefs militaires ; et je ne crois pas qu'ils failliront au moment du danger, lorsque leurs hommes dirigeront sur eux leurs regards !

Les connaissances spéciales et techniques, tout ce qu'on appelle les sciences militaires, ne sont ni si vastes ni si compliquées, en ce qui concerne du moins les grades inférieurs, qu'un homme intelligent et travailleur ne puisse se les assimiler pendant les périodes d'instruction et avec les moyens dont nous disposons. Dans une armée permanente, le travail des chefs n'est nullement appliqué toute l'année à des tâches tactiques. Au contraire, les travaux administratifs et de bureau, les obligations et préoccupations sociales absorbent beaucoup de travail et de temps.

L'expérience montre aussi qu'il nous est possible de trouver et de former dans la milice les chefs dont la hiérarchie militaire a besoin pour les grades moyens. Ce n'est pas chose facile ; mais chaque année nous pouvons constater que ce n'est pas toujours les instructeurs, pas même les meilleurs, qui l'emportent comme chef de troupes sur leurs camarades de la milice.

Il n'est pas douteux non plus que nous soyons en état de pourvoir les commandements supérieurs de notre armée, pour lesquels il suffit de choisir judicieusement parmi les officiers qui jouissent de la confiance générale. A ce point de vue, ce sera une sage mesure que de réduire au strict nécessaire le nombre de nos unités supérieures.

C'est le moment aussi de rappeler que notre chef d'Etat-major, vers lequel nous tous et le pays entier, regardons avec tant de confiance n'a jamais été officier de carrière.

*
* *

La préparation de notre mobilisation, de la concentration de notre armée et de ses opérations stratégiques est actuellement assurée par des hommes qui consacrent à cette tâche toute leur intelligence, toute leur ardeur et des connaissances approfondies. Le fonctionnement de nos états-majors gagne, d'année en année, en calme et en réflexion.

Les cours tactiques de toute espèce, les cours d'Etat-majors de nos corps d'armées et de nos divisions auxquels l'unité de doctrine est assurée par le « cours stratégique » du cadre supérieur de toute l'armée — développeront toujours plus l'habileté tactique et la liaison des divers états-majors.

Notre matériel de guerre, prêt à servir, est au complet ; nous avons toujours joui en Europe de la réputation de nous y entendre.

Enfin, nous n'avons aucune raison de croire que notre général doive être inférieur à celui de notre adversaire éventuel. Tout permet d'espérer qu'il n'attendra pas l'attaque de l'envahisseur, mais qu'il tombera sur lui au moment propice, comme l'ont si souvent fait avec gloire ceux qui ont fondé notre indépendance.

*
* *

Si donc j'ai la ferme conviction que nous pouvons bravement affronter l'avenir, je ne voudrais pas d'autre part me laisser entraîner par l'optimisme.

Je n'oublie pas que nous avons encore beaucoup à travailler pour donner à l'organisme de l'armée la fermeté sans laquelle elle ne vaut rien. Je sais combien il est difficile de rester simple et de trouver l'*essentiel* en toutes choses. Je connais les diffi-

cultés que nous avons à vaincre, mais elles ne sont pas insurmontables et la première condition pour arriver à notre but, c'est de croire qu'il est réalisable et d'avancer sur le chemin qui nous est tracé.

Croyons au rôle universel de notre petit peuple, combattons l'indifférence et le matérialisme, n'écoutons pas les rêveurs vagues et travaillons, fermes et résolus.

Nous contribuerons ainsi à augmenter chez nous le sentiment du devoir, le sens de l'ordre et du travail, l'idée de solidarité qui est à la base de notre démocratie. Renforçons notre cohésion nationale, pour gagner toujours plus de respect de l'étranger.

Loin d'épuiser nos ressources par ces efforts, nous mènerons notre peuple à une prospérité plus grande, à un niveau moral plus élevé.

WILDBOLZ, col. div.